

Jean-Louis Schlegel, *La Loi de Dieu contre la liberté des hommes. Intégrismes et fondamentalismes*

Paris, Seuil, 2003, 137 p. (bibliogr., glossaire)

Enzo Pace

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/assr/2690>

DOI : 10.4000/assr.2690

ISSN : 1777-5825

**Éditeur**

Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 octobre 2004

Pagination : 53-158

ISBN : 2-222-96754-6

ISSN : 0335-5985

**Référence électronique**

Enzo Pace, « Jean-Louis Schlegel, *La Loi de Dieu contre la liberté des hommes. Intégrismes et fondamentalismes* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 128 | octobre - décembre 2004, document 128.89, mis en ligne le 18 novembre 2005, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/2690> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.2690>

---

ouvrent un nouveau chapitre de l'histoire de l'Église et de l'éducation.

Michel Ostenc.

128.88

SARFATI (Georges-Elia).

**Le Vatican et la Shoah. Ou comment l'Église s'absout de son passé. Analyse du "document de l'Église de Rome sur la Shoah"**. Paris, Berg International, 2000, 155 p. (bibliogr., tableau) (coll. « Histoire religieuse »).

Les mises en cause du rôle de Vatican, et plus particulièrement du Pape Pie XII, pendant le temps de la shoah, « l'assourdissant silence (de l'Église) au cœur de la plus grande tragédie du siècle passé » selon la formule de Laurent Douzou (*Le Monde*, 10/10/03) ne sont pas nouvelles.

L'Église n'a cessé de revenir sur son histoire, de s'engager dans le dialogue inter-religieux avec les juifs, à travers les révisions et l'*aggiornamento* de Vatican II, à travers les voyages et lesdits de repentance du pape Jean-Paul II, certaines archives vaticanes se sont ouvertes, et de très nombreux ouvrages sont parus, tantôt analysant la personnalité de Pie XII, ce pape silencieux sur le sort réservé aux juifs, tantôt analysant la politique vaticane vis-à-vis des Allemands, tantôt l'histoire longue de l'antisémitisme chrétien.

Le mérite incontournable de ce petit ouvrage est de revenir longuement, avec précision et minutie, sur le texte "officiel" du Vatican concernant cette période et d'en faire une véritable analyse de contenu. Précédant de quelques années l'historien David Kertzer qui, en 2003, dans « *le Vatican contre les juifs. Le rôle de la papauté dans l'émergence de l'antisémitisme moderne* » jugeait « terriblement fallacieux » ce texte élaboré en 1998 par une commission nommée par Jean Paul II, l'auteur considère que de fait, cette commission exonère l'Église de ses responsabilités dans la Shoah en distinguant lourdement l'antijudaïsme catholique de l'antisémitisme apparu au XIX<sup>e</sup> siècle, en en faisant deux catégories sans aucun lien.

Or de nombreux chercheurs, et l'historien Jules Isaac le tout premier, ont abondamment montré et démontré le rôle de l'Église dans « l'enseignement du mépris » envers les juifs, dans l'enracinement et le développement de l'antisémitisme, fût-il « laïque ». Conversions forcées, tout au long de l'histoire de l'Église et jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle (Affaire Finaly), accusations de meurtres rituels, sermons obligatoires, ghettos, bûchers et autodafés, ces pratiques « antijuives » ne préfigurent-elles pas les

massacres et les autodafés antisémites ? Et l'A. de souligner : « oubliant qu'elle est partie prenante dans l'histoire des mentalités du monde occidental, et au risque de reconnaître son échec à faire adopter par ses fidèles le message d'amour de l'Évangile, l'Église juge ainsi cette histoire comme si elle n'y avait pris aucune part. »

Fait intéressant : le document porte en sous titre le terme hébreu *shoah*, qui est employé dans le texte en concurrence avec le terme *génocide* : pas une fois le terme d'*Holocauste*, terme religieux s'il en est, longtemps et communément employé au détriment des deux précédents, n'apparaît. Pourtant, dans sa volonté de donner un sens théologique à l'extermination de 6 millions de juifs, le document pontifical apparente ce massacre à une sorte de sacrifice qui, bon gré mal gré, prend place dans le discours théologique de l'Église sur « le peuple juif », identifié tout au long du texte, par ailleurs plein de compassion, d'« opposant », « ennemi », « privilégié », « influent », « persécuté », « massacré », « ami » : c'est en quelque sorte la fidélité des juifs à leur foi qui est implicitement présentée comme la cause principale de leurs malheurs, tandis que l'Église se présente « comme la seule véritable force de résistance face au nazisme » (*sic*).

On l'aura compris, ce texte de l'Église romaine est plein d'ambivalences. Et à côté de ses ambiguïtés, l'A. y lit aussi l'esquisse d'un examen de conscience, matérialisée par la demande de pardon « à nos sœurs et frères juifs ». Surtout, souligne-t-il, le texte condamne sans appel toutes les formes d'antijudaïsme et d'antisémitisme. Et d'un point de vue historique et politique, le caractère officiel de cette condamnation, énoncée au nom du pape, avec tout le poids qui est le sien dans une grande partie du monde, est une véritable révolution intellectuelle et géopolitique.

Joëlle Allouche-Benayoun.

128.89

SCHLEGEL (Jean-Louis).

**La Loi de Dieu contre la liberté des hommes. Intégrismes et fondamentalismes**. Paris, Seuil, 2003, 137 p. (bibliogr., glossaire).

L'auteur, éditeur et membre du comité de direction de la revue *Esprit*, affronte un thème à la mode ces dix quinze dernières années aussi bien dans la littérature sociologique que dans le langage des grands moyens de communication de masse. On parle, en effet, de fondamentalisme interprété par J.-L.S. comme le nouveau spectre qui plane au-dessus du monde moderne.

Un spectre inquiétant parce que, selon l'A., il n'agit pas uniquement comme frein au processus de sécularisation mais comme tentative d'annulation des conquêtes de liberté que la modernité a permis d'acquérir. L'analyse se développe sur quatre et agiles chapitres. Le premier chapitre explique les termes et offre un panorama synthétique du phénomène fondamentaliste au sein des trois grandes religions monothéistes (hébraïsme, christianisme et islam) ; dans le second est mis en relation la naissance du phénomène avec les processus culturels nés de la modernité (autonomie de la conscience, affirmation de la démocratie, sécularisation, droits de l'homme, séparation des sphères mondaines de la religion) et, par conséquent, l'impact du processus de modernisation sur ces mêmes religions historiques (ce qui est illustré dans le troisième chapitre), avec une attention toute particulière, d'un côté, pour la parabole du caç français et ce qui concerne les rapports entre État laïque et Église catholique et, de l'autre, pour l'histoire d'une société pluraliste comme l'est celle des États-Unis, en mesure de maintenir ensemble effervescences religieuses et affirmation de l'autonomie de la politique, à travers la formule de la « religion civile ».

Dans le quatrième et dernier chapitre, J.-L.S montre toutes les antinomies logiques et sociales que les mouvements fondamentalistes expriment, en confondant la liberté de choix de la croyance avec le devoir de s'adapter à la Loi religieuse *über alles*, acceptant de fait la modernité sans le modernisme, faisant référence à un monde de certitudes conclues une fois pour toutes dans l'esprit de Dieu (que l'on prétend comprendre en exclusivité et interpréter sans aucun doute) et sans trop se préoccuper si un « frère de la même foi » pense d'une façon différente ou même s'oppose à toute forme de radicalisme et d'intégrisme. La tension eschatologique et furieusement apocalyptique qui caractérise le langage et les actions de certains mouvements fondamentalistes contemporains explique en partie comment il est possible d'en arriver à commettre des actions violentes. Mais accélérer la catastrophe d'un monde qui est considéré sous l'emprise du royaume des Ténébres, en armant la machine de guerre qui devrait détruire ce monde corrompu et dominé par les forces du Mal, est un raccourci mental qui comporte le risque continu de l'autodestruction : le côté sombre du sacré dont parlait Bataille et qui, à la longue, porte à la défaite.

Un livre de vulgarisation scientifique utile, même s'il n'apporte rien de plus à ce que les chercheurs ont accumulé en termes cognitifs.

Enzo Pace.

128.90

SORREL (Christian).

**Libéralisme et modernisme Mgr Lacroix (1855-1922). Enquête sur un suspect.** Paris, Cerf, 2003, 541 p. (bibliogr., index, illustr.) (coll. « Histoire religieuse de la France »).

« Avec vous disparaît un des très rares évêques qui auraient pu réconcilier l'Église avec la société moderne » regrette Waldeck-Rousseau fils, en 1907, lors de la démission de l'évêque de Tarentaise nommé par son père six ans plus tôt, avant que le discordat ne mène à la Séparation. Son biographe évite le piège facile du dithyrambe comme celui plus surnois de la réhabilitation. « Évêque des modernistes » (chap. XI), l'étiquette valut longtemps la *damnatio memoriae*, elle serait aujourd'hui pour certains un gage de béatification. L'A. n'a pas facilité la tâche d'un futur promoteur de cette cause : à pré au gain (« le métier d'évêque ne m'enrichit pas » p. 324), engagé dans une « course à la mitre » puis à un siège moins crotté, dissimulateur – il fait distribuer la critique de l'abbé Frémont envers les thèses de Loisy à son clergé en mars 1904 alors qu'il défend Loisy en Cour de Rome –, il est décrit par le préfet combiste comme de « caractère léger et fantasque ». Bien qu'il ait surmonté une crise spirituelle (1878-1879), vécue dans le Tiers ordre enseignant dominicain, Lucien Lacroix avoue « son peu de goût pour la vie surnaturelle » : il méprise Lourdes et le culte du Sacré-Cœur au point de choquer son clergé tarin. Sa vocation sacerdotale tient pour une part à un désir d'ascension sociale par le biais des études pour lesquelles il marque un intérêt constant. L'A. note l'extrême discrétion de son personnage, « si bavard », sur ses dispositions de foi, et essaie avec finesse de sonder cet insondable (pp. 441-448). Toutefois, à la différence de Loisy et de Houtin, qui fut son secrétaire pendant quelques années, il semble avoir conservé toute sa vie « sa foi en l'Église » (Paul Sabatier) et une photographie de Pie X figure dans sa maison de Pougues-les-Eaux. Tenu à l'écart à partir de 1908, il reste tarauté par « un besoin de reconnaissance » de ses confrères évêques et de Rome qui lui accorde le siège titulaire de Vallitana, moins de deux mois avant sa mort.

Mgr Lacroix se passionne pour les modernistes plus que pour le modernisme au sens strict : ni la théologie ni l'exégèse ne sont ses points forts. Ce qu'il salue et soutient en eux est le projet initial d'un catholicisme réformé pour lequel « la science est le meilleur terrain que nous puissions choisir pour reconquérir les sympathies que nous avons perdues » (congrès de Reims, 1896). À plus d'un titre, la figure de Lucien Lacroix évoque celle de Mgr Benigni : modernistes et intégristes usent des mêmes